

834Z6a
KM49

Herrn Prof. Dr. M. Heyne
hochachtungsvoll d. Verf.

A SON AMI

I. E. WESSELY,

A LEIPZIG,

L'AUTEUR DU „GRUNDPRINZIP DES DEUTSCHEN RHYTHMUS AUF DER HÖHE DES XIX. JAHRHUNDERTS."

M.

DR. HUGO DE MELTZL.

HYMNES ET ODES

INÉDITES DE FEU CHARLES ZIEGLER (CARLOPAGO).

CLAUSENBOURG.
JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.
Imprimerie de l'Université royale.
1878.

L' illustre poëte allemand *Ziegler*, ou de son pseudonyme: Carlopago, est peu connu même en Autriche et en Allemagne. En France on ne le connaît pas du tout. Mr. *Vapereau* p. ex. dans son „Dictionnaire universel des Littératures“, sans cela si excellent et admirable, sait nous raconter des choses singulières sur tous les genres de la littérature allemande; mais quant à notre poëte il n'a jamais rien appris sur son compte; il connait aussi la „troisième école de Silésie,“ (p. 284. Art. Bohse;) école, dont l'Allemagne n'a jamais entendu parler: celle-ci, de sa part, se contente des deux soit-disant silésiennes, abominablement mauvaises,— c'est à dire si nous ne pensons pas à Logau et Gryphius; l'aimable Fleming, le plus grand lyrique du 16ième siècle, étant d'ailleurs d'origine saxonne.*)

La littérature allemande moderne a peu de poëtes, qui excellent dans les formes et rhythmes antiques. A côté de

*) V. sur ces „écoles:“ Lemcke K. Geschichte der deutschen Dichtung neuerer Zeit. (Leipzig, 1871.)

Klopstock et Voss, du comte Platen et son illustre disciple Jean Minckwitz, il ne nous reste que le seul Carlopago: un vrai poëte des pieds à la tête.

Charles Ziegler, né le 12. avril 1812 à St. Martin (Haute-Autriche), après avoir terminé ses études, fut pendant 20 ans agrégé à la „K.k.Schulbücher-Verlagsdirection“ — titre inexprimable en français, et même en allemand hors l'Autriche, la patrie du bureaucratisme pétrifié.*) Ensuite il se livra à Vienne tout entier à la littérature. Après un veuvage de vingt ans il épousa une jeune fille, „per licentiam poeticam“, comme il avait coutume de dire. (V. Brümmer, Deutsches Dichter-Lexicon, Eichstätt u. Stuttgart 1877. l'article: Ziegler.) Il mourut le 20. mai 1877 à Vienne.

Z. fut isolé toute sa vie, comme c'est le sort de tous les grands génies. De ses collègues, les plus connus, le seul Dr. Herman Rollett de Baden, poëte de la liberté, suivit son convoi.

Z. était poëte lyrique par excellence et un des plus grands lyriques de l'Allemagne. Quant au nombre de ses oeuvres, il en a écrit bien peu, comme tous les grands écrivains, mais ce n'est que selon le proverbe: non multa, sed multum. Ses oeuvres publiées sont les suivantes:

---

*) Et la Hongrie? . . .

1. *Gedichte.* Leipzig 1843.
2. *Himmel u. Erde.* Gedichte, ib. 1856.
3. *Oden.* Salzburg 1866.
4. *Vom Kothurn der Lyrik.* ib. 1869.

La plupart des Odes (3) sont écrites de 1856—1860; les hymnes (4) de 1861 —1869. Quant à sa tragédie „Mekerinos" je ne sais pas où et quand elle a paru.

Nous devons à l'amabilité d'un des meilleurs amis du feu poëte: Mr. *J. E. Wessely* à Leipzig les poésies suivantes, oeuvres inédites et posthumes. Ce sont de véritables perles de la poésie allemande, Odes et Hymnes, d'un style pur et clair comme le cristal. Notre ami Wessely, critique des formes antiques*), publiera les oeuvres posthumes de Ziegler.

Voici le modèle rhythmique des deux odes, et après cela les pièces elles-mêmes:

I.

– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ *a*
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – *b*
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – *b*
– ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ *a*
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – *c*
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – *c*

Zu früh!

Soll mich denn wirklich der eisige Tod schon begrüssen,
Dessen Umarmungen stets ich noch wähnte so fern?
Erde, du liebedurchraseter Stern,

*) V. son grand oeuvre: „Grundprinzip des deutschen Rhythmus etc." Leipzig (Weigel) 1868. §. 36.

Jetzt von dir schon sollt' ich scheiden müssen?
Bin ich doch satt nicht der Wunder, die lächelnd sie beut,
Welchen mit Blüten des Frühlings der Herbst noch bestreut!

Reihet um mich euch, beschützende Jugendgestalten,
Dass mich der Schaurige, wenn er mich suchet, nicht schaut!
Singet Gesänge, betäubende, laut!
Tänze müsst ihr, engverschlungne, halten!
Ahnen nicht soll er, dass hinter dem blühenden Kranz
Scheu sich ein flüchtiger birgt vor dem klappernden Tanz.

Nicht in das Grab, in das offene, heisset mich steigen!
Opfern noch lasst mich auf günstiger Götter Altar!
Frühling, du himmlischer, kränze mein Haar!
Will verräterisches Grau sich zeigen,
Deck' es mit Blumen, verhülle des Flehenden Haubt,
Dass mich noch Jüngling der Tod, der betrogene glaubt!

Bin ich doch jung, denn nicht altern erglühende Herzen,
Und du verjüngst, o Lenz, nicht allein die Natur,
Jugend nicht bietest du einzig der Flur,
Du verjüngst zu neuer Wonn' und Schmerzen
Auch den Getreuen, der liebend die Deinen umwirbt!
Meide mich, Tod, bis die letzte der Rosen erstirbt!

II.

– ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ x
– ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ a
– ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ a
– ◡ | – ◡ | – ◡ | – b
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ c
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ c
– ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ ◡ | – ◡ c
– ◡ | – ◡ | – ◡ | – b

Letzter Auftrag.

Niemals altern darf der Dichter!
Wenn er altert, muss er sterben;
Denn das schmählichste Verderben
Wär' ihm, lebend todt zu sein.
Will mich kein Weib mehr liebend umfassen,
Wollen die schönsten der Augen mich hassen,
Erde, dann ist es auch Zeit dich zu lassen,
Vorhang, falle, Leichenstein!

Würde nie die Kraft mir fehlen,
Dieser innern Jugend Fülle
Festzuhalten, trotz der Hülle,
Nimmer stieg' ich dann ins Grab;
Doch die gewaltigste Glut, sie erkaltet,
Welche die höchsten Gebilde gestaltet,
Und das ermattete Herz, es veraltet,
Und so muss ich denn hinab.

Doch das sag' ich euch, ihr Erben,
Setzt mir fort mein Dichterleben,
Lasst mit Träumen euch umgeben
Wunderbarster Liebespracht.
Und mit den Träumen verflechtet Genüsse
Fröhlichsten Wachens, dass mächtige Küsse
Stets in die Tief' ich vernehmen noch müsse,
In des Todtenschlafes Nacht!

Lasst die Lyra nicht verstummen!
Was auch Dampf und Eisen sagen,
Müsst die neue Welt nicht fragen,
Ob die alte leben darf.

Lasst auf den zarten, doch ehernen Saiten
Rascheste Lieder des Herzens entgleiten,
Dass sie erreichen die fernesten Weiten,
Kraftgesänge frisch und scharf!
Mutig alles hingesungen,
Ob auch grell die Schienen klirren!
Lasst euch nimmer das beirren,
Lauter tönt doch euer Wort!
Dämpfe der innersten Gluten, verschwendend,
Wolken in reichster Gestaltung entsendend,
Aber durch herrlichste Färbungen blendend,
Bleibt ihr Herrn doch immerfort!

Quant à la forme de la première pièce, le changement des dactyles avec des trochées est d'un effet vraiment sublime. Les vers trochaïques *isolés* représentent le principe de la négation, ou plutôt de la force retardatrice; tandisque les vers jambiques demeurent le principe du positif. (Selon l'ingénieux philosophe français Azaïs, le principe de l'univers, „*l'expansion*", a „deux masses d'action:" l'une de „*dilation*" et l'autre de „*compression*;" dont resulte le „*balancement.*" Ce balancement universel, semble se laisser voir aussi dans la belle poésie de Ziegler; oui, chaque vrai poème est un véritable organisme; tandisque les productions des pseudo-poètes ne sont que des mécanismes.) Cette seule ligne trochaïque, paraîssant rapidement entre les dactyles avec une force si énergique, est la meilleure preuve de la virtuosité du poëte, qui sait fort bien ce qu'est cette nouvelle science, nommée

„la peinture rhythmique," fondée par *Jean Minckwitz.* (Lehrbuch der rhythm. Malerei der deutschen Sprache. 2. Auflage, Leipzig 1858.*) Mais il ne le sait pas *in abstracto!*

Quant au contenu de ces poésies, le poète autrichien, qui n'a jamais étudié le philosophe allemand, même le plus moderne, se montre extrêmement naïf et vif représentant de *l'affirmation de la volonté* (Bejahung des Willens zum Leben,) dans toute la force du terminus technicus de Schopenhauer, philosophe ressemblant un peu à Azaïs:

– ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡ | – ◡

Jetzt von dir schon sollt, ich **scheiden** müssen?
Tänze müsst ihr, **engverschlungne**, halten!
Will verräterisches **Grau** sich zeigen?
Du verjüngst zu neuer Wonn' und **Schmerzen!**

Scheiden? — *Engverschlungne!* — *Grau? Schmerzen!* — Série fatale!... Ces deux points négatifs d'interrogation et d'exclamation, paraîssant alternativement, l'un opposé à l'autre, répresentent néanmoins le climax le plus positif.

---

*) Mon cher maître et ami (professeur à l'Université Leipzig,) s'en rapporte aussi aux langues romaines, surtout à l'italien et à l'espagnol. — Quant à la langue française, nous en appélons aux réformes rhythmiques de notre très honoré collègue et collaborateur: Mr. le Prof. *Amiel* à Genève.

Ce qui est une des plus remarquables caractéristiques de Z., c'est qu'il est véritable poète à tout moment et dans toutes les circonstances de sa vie.*) Sa manière de voir le monde, toujours poètique par excellence, se montre aussi dans la charmante pièce suivante des Odes (p. 51.)— (communiqué dans notre faible traduction en prose):

A tous.

Chacun — même le plus inférieur — est poète. S'il ne l'était pas, pourrait il entourer sa vie de rêveries et saurait-il supporter le poids de l'existence ? —

Compagnons de nos rêveries, soyez les bienvenus tous ! Confrères de cette vie passagère, qui retomberez en poussière, allons, composons des poèmes, avant que la mort ne nous attire dans le caveau funèbre ! —

*
* *

On trouve une grande analogie entre ces caractéristiques et les deux

*) Il pourrait satisfaire même Marmontel, disant dans ses Élements de Littératures" (T. III.): „le rôle d'un poète *lyrique* dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne n'a jamais été que celui d'un comédien ; chez les Grecs, au contraire, c'était une espèce de ministère public, religieux, politique ou moral" . . . Eh bien, Carlopago avec son coeur d'or est un Grec modern. Cf. I. E. Wessely. „Das Wesen und die Bedeutung der Lyrik" dans le Journal de littérature comparée. II. p. 397.

hymnes suivantes, aussi des oeuvres inédites, que nous publions ici pour la première fois, grâce à l'amabilité de Mr. I. E. Wessely, qui publiera plus tard toutes les oeuvres posthumes de notre poète.

Voici la première hymne et son rhythme:

III.

∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – a
∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ b
∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – a
∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ b
– ∪∪/– | – ∪ ∪ | – c
– ∪∪/– | – ∪ ∪ | – c
– ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ b

Evan, evoe!

Abreiss' ich mir das Bettlerkleid,
Das grass in Fetzen mich umhangen,
Womit des Lebens finstrer Neid
Seit Kindestagen höhnend mich umfangen.
Mit der vollen Gewalt
Menschlicher Göttergestalt
Will ich hinfort als ein Geist, ein beherrschender, prangen!

Ihr schönsten Weiber, kommt heran,
Umjauchzt, umtobt den Siegeswagen,
Der, mit des Tigerpaars Gespann,
Mich künftig soll, den Gottgebornen, tragen.
In bakchantischem Chor
Schwinget den Thyrsus empor,
Wild in die Cymbel, die klirrende, sollet ihr schlagen!

Ich bin kein armer Erdgenoss,
Der betteln mag um Liebeswonnen.
Das Weib, das stark mein Arm umschloss,
Muss freudig sich in meiner Liebe sonnen.
Die Erwählte beglückt,
Möge, mit Blumen, geschmückt,
Preisen ihr Loos, von den Blicken des Neides
umsponnen!

Die höchsten Gaben der Natur,
Sie sind, ich seh' es stolz, mein eigen.
So möge denn, was trägt die Flur,
Sich tief der Schönheit, tief dem Geist sich
neigen.
Vor dem Doppelaltar
Müsse die knieende Schaar,
Betend im Dienste der waltenden Götter sich
zeigen.

Nur das allein macht wahrhaft gross,
Was du Natur, uns hast gegeben.
Des Reichtums und des Glanzes Loos,
Das reizt kein Adlerherz, es zu erstreben.
Nur die Schönheit besiegt,
Mächtigen Fluges nur fliegt
Siegend der Geist, den Gedanken des Him-
mels erheben.

Zujauchze mir, Mänadenschaar,
Der heil'gen Mutter Lieblingssohne!
Bekränzt, ihr Nymphen, euer Haar,
Und kränzt den Sitz mit Epheu, drauf
ich throne!
Dem gebietenden Geist
Göttliche Ehren erweist,
Schlingt um das lächelnde Haupt die unsterb-
liche Krone!

Le genre de rhythme de l'autre hymne est sans doute le plus grandiose, malgré toute sa simplicité, ou plutôt sa légèreté :

IV.

∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ –	*a*
∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪	*b*
– – | ∪ –	*c*
∪ ∪ – | ∪ ∪ –	*c*
– ∪ ∪ – | – ∪ ∪ | – ∪	*b*
∪ – | ∪ – | ∪ –	*d*
∪ – | ∪ – | ∪ –	*d*
∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪ – | ∪	*e*
– ∪ ∪ – | – – ∪ | – ∪ | – ∪	*e*

Ein steter Kampf.

Oft hebt die Flut des Jubels mich empor,
Doch fasst mich rasch des Schmerzes Ebbe wieder.
Sternhimmelan
Wie auf luftigem Kahn
Tragen mich hoch jauchzende Lieder.
Da klagt ein Unkenchor
Aus fernem Sumpf empor.
Es ziehn beknechtend mich die Jammerklagen
Nieder ins Tal, wo Friedhofkreuze ragen.

Mir wiederstrebt's in innerster Natur,
Zu unterwerfen mich der Erde Qualen!
Als freier Geist,
Den nach oben es reisst,
Werf ich hinab leuchtende Stralen.
Hell blickt in ihrem Schein
Der Leichensteine Reihn,
Und Blumen blühn hervor am Grabesrande —
Trage der Tod duftreiche Lenzgewande!

Zwar hüllen Schatten bald, was ich erhellt.
Es kämpft die Nacht mit meinem Lebenstage.
Doch stets, besiegt,
In die Höhe mir fliegt
Wieder der Geist, fliehend die Klage.
Wie dumpf das Grab auch spricht,
Ich schweig und raste nicht.

Ich kann dem Tod das letzte Wort nicht gönnen.
Morden mich wird er, nicht ermüden können!

Écoutez ces deux *choriambes* isolés à la tête de la cinquième et de la dernière ligne! . . . Cet accent pathétique trouve son meilleur commentaire dans l'autorité citée: Minckwitz donne la caractéristique suivante du choriambe: „.... *er fliegt aufwärts, wie eine emporschiessende Rakete, welche in den Lüften sich entzündet und nachdem sie ihre Kraft im Steigen entfaltet, verzehrt u. den für sie erreichbaren höchsten Punkt erreicht hat, auf der anderen Seite niedersinkt, oftmals unter silberhellen Gedankenflämmchen dem Boden sich nähernd etc.*" (Lehrbuch der rhythm. Malerei §. 46,) . . . . Il serait dommage d'ajouter un seul mot à l'explication de Minckwitz.

Qu'on nous permette de finir sur Z. par une petite reminiscence personelle: Mr. Wessely nous écrivait en Mars 1877 dans une lettre datée de Leipzig: „.... Ziegler a encore une fois demandé de vos nouvelles. Il vous pourrait fournir un article.*) Je vous dirai aussi sur quoi, même si vous en êtes étonné. C'est une chose intéressante, connue de peu de personnes. C'est à dire: comment fut influencé le style lyrique de Freiligrath par V. Hugo; et même, comment il l'avait

---

*) Pour le Journal de Littérature comparée.

imité ! Z. m'en a fait part, il y a une quinzaine d'années . . . ."—

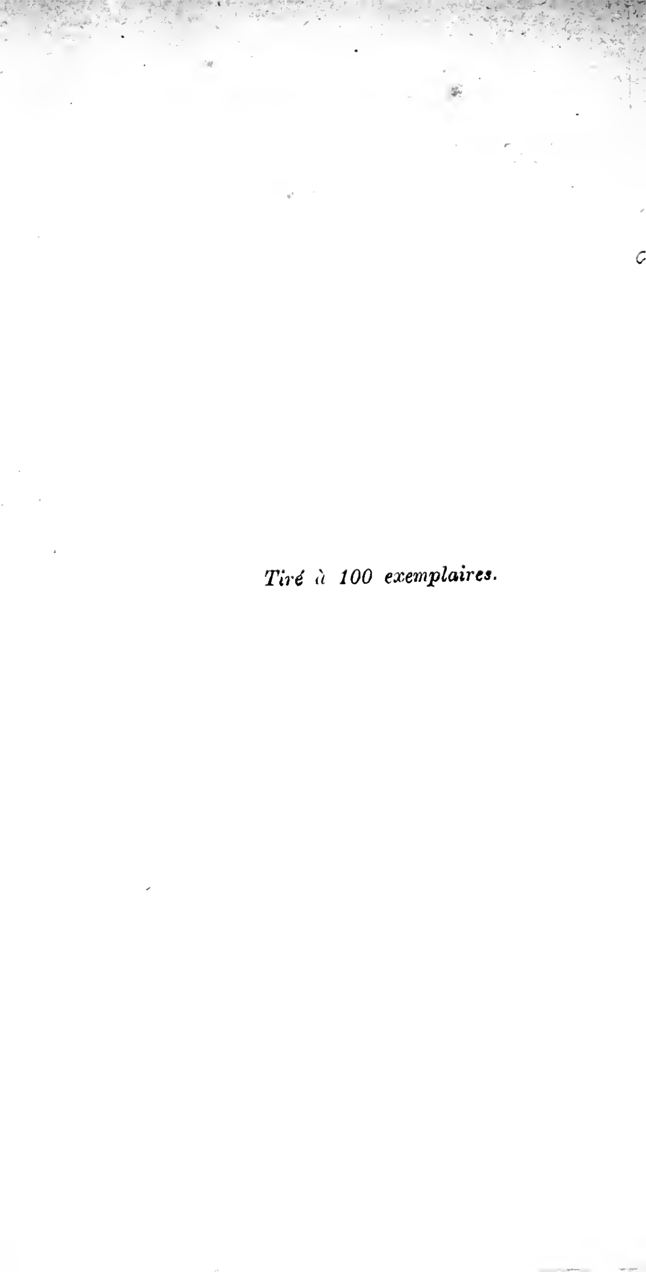
Quelques semaines après le poète mourut, sans avoir pu nous écrire; nous laissant, selon ses beaux vers:

Und zerstört mich der Tod, dann empfange mein Herz,
Das verwesend noch goldener Staub ist!

son coeur en „poussière d'or."*)

---

*) Z. fut inhumé au nouveau „Central-Friedhof"; lieu de sépulture moderne, mais indigne d'un vrai poète. Dr. Rollett donne la peinture suivante: „Es kann nichts unbehaglicheres geben, als dieses öde, kahle, weitgedehnte, in schauderhafter Raschheit zur Hälfte fast bereits überfüllte Repositorium der Opfer des brutalen Sensenmannes am ebenfalls brutal dareinschauenden Neugebäude. Ich kann mir nicht denken, dass auf diesen Hügeln von Lehm u. Sand eine Blume gedeihen mag, und dass aus dem „goldenen Staub" des vermodernden Glutherzens unseres für ewig hinabgesunkenen Dichters — auf dem Hügel „„Nr. 18"" in der so u. so vielten Reihe der „„16. Section"" — eine Rose blühen wird...." V. *Hermann Rollett*: „Carlopago" dans la „Presse" (Vienne) 1877. Nr. 154. (7. Juin.)



Tiré à 100 exemplaires.